PAUL WENZ

L'Écharde

« On est loin de tout et tout nous est familier sous la plume de cet écrivain plus célèbre en Australie qu'en France. » Pierre Maury, *Le Soir*

« Elliptique, ironique, ce style fait la modernité et le charme d'un livre comme *l'Écharde*. Un petit bijou. » Claire Julliard, *Le Nouvel Observateur*

« *L'Écharde* sort de son long sommeil pour nous offrir des pages vibrantes de couleurs, d'odeurs et de bruits, habitées par de rudes personnages dispersés sur un territoire immense et que rapprochent l'amour, l'amitié et la haine. » *Nice-Matin*

« Wenz est un parfait évocateur d'images et un fin observateur de la nature humaine dominée par la passion. » Pierre-Robert Leclercq, *Le Monde des Livres*

« Il reste la sensation qu'un orage a éclaté en plein cœur du désert. » Anthony Dufraisse, *Le Matricule des anges*

« Un roman saisissant, généreux et complexe. » Hélène Hiessler, *Indications*

« Un récit d'une réelle densité, profondément humain, dans un style qui sait rester sobre sans s'interdire l'ironie. » *Témoignage chrétien*

« Un roman qui nous dépayse, écrit dans une langue superbe et nerveuse, par un auteur élégant et plein d'humour. » *Livres Hebdo*

« Ce roman écrit en 1931 est d'une étonnante modernité. Plein d'humour et de sensibilité, élégant, servi par un style précis, fleuri et bien rythmé. » Véronique d'Aubarède, *L'œuvre des Campagnes*

LE SOIR

Vendredi 18 juin 2010

L'amour et la haine en Australie

roman

L'écharde

PAUL WENZ

Zulma

224 p., 16,50 euros

Dans le bush australien aussi, la déception d'une femme amoureuse peut engendrer une haine assez tenace pour nourrir vingt ans de vengeance. Paul Wenz (1869-1939), qui a vécu longtemps aux antipodes de Reims, sa ville natale, restitue à la perfection la vie d'une ferme sur une terre peu généreuse avec les hommes. Le lecteur scrute le ciel, attend la pluie avec autant d'impatience que les personnages, se frotte aux troupeaux de moutons, secoue la poussière de ses vêtements après un long voyage en coach vers la ville. Le bar qu'a monté Susie et d'où elle fomente ses actions contre John Iredale, le propriétaire qu'elle aurait voulu épouser, est un lieu haut en couleur mais qui vire au gris au fur et à mesure que Ned, le patron, sombre dans l'alcool.

On est loin de tout et tout nous est familier sous la plume de cet écrivain plus célèbre en Australie qu'en France, où la réédition de ce roman devrait le faire mieux connaître. PIERRE MAURY

Le nouvel Observateur

Jeudi 3 juin 2010

DÉCOUVREZ PAUL WENZ

Un bijou

L'Echarde, par Paul Wenz, Zulma, 224 p., 16,50 euros.

Paul Wenz, en 1909

Une rue de Reims où il est né porte son nom depuis peu. Pourtant, Paul Wenz reste méconnu en France. En Australie, sa terre d'adoption, ce globe-trotteur que son ami André Gide décrivait comme un *« colosse superbe »* est en revanche considéré comme un écrivain majeur. *« Il est possible que mon français à moi ait trop de clous à ses grosses chaussures »*, écrivait Wenz. Elliptique, ironique, ce style fait la modernité et le charme d'un livre comme « l'Echarde ». Un petit bijou paru en 1931, huit ans avant la mort de l'auteur.

L'intrigue se situe en Nouvelle-Galles du Sud, en plein bush australien. L'ouvrage n'en exhale pas moins un parfum de roman anglais victorien. Il décrit l'arrivée d'une gouvernante venue d'Angleterre dans la ferme de John Iredale. Susie, la nouvelle *housekeeper*, provoque l'émoi dans la gent masculine. Le propriétaire, lui, éprouve un léger malaise face à cette demoiselle trop belle pour servir et qui monte à cheval. Susie s'acquitte néanmoins de ses tâches avec zèle. Jusqu'au jour où Iredale demande la jeune Beatrice Roberts en mariage. Susie, effondrée, laisse alors transparaître la passion qui l'animait. Bien qu'elle accepte par dépit d'épouser le propriétaire d'un hôtel, l'orgueilleuse n'a de cesse que de se venger de celui qui l'a ignorée. Sa constante malveillance, sa perversité finissent par rendre la vie d'Iredale intenable. Habité de pressentiments angoissants, il devient irritable. Susie est une écharde dans sa chair… L'amertume, le ressentiment, le goût de détruire, revers de l'amour déçu, en font un livre fascinant. Selon Gide, les bons sentiments ne font pas de bonne littérature. Est-ce à dire que les mauvais garantissent de belles œuvres ? Non. C'est la subtilité dans la peinture des passions alliée à la simplicité nonchalante de l'expression qui ici force l'admiration.

Claire Julliard

nice-matin

Vendredi 16 avril 2010

LITTERATURE

Ainsi va la vie

Emprisonner le cours de la vie dans un seul volume, rendre sensibles la lenteur du temps qui s'écoule ou bien ses soubresauts quand souffle la tempête : c'est ce qu'ont réussi à faire trois auteurs en nous racontant les destins de familles vivant aux quatre coins du monde.

Dans le bush australien

Curieux destin littéraire que celui de Paul Wenz (1863-1939). Né à Reims, il s'établit en Australie en 1892 et s'impose comme un grand romancier de l'hémisphère austral, très admiré à l'époque et notamment par André Gide. Tombé dans l'oubli, son roman, « L'Echarde », paru en 1931, vient d'être réédité par les Editions Zulma. Il sort de son long sommeil pour nous offrir des pages vibrantes de couleurs, d'odeurs et de bruits, habitées par de rudes personnages dispersés sur un territoire immense et que rapprochent l'amour, l'amitié et la haine.

John Iredale, un jeune célibataire, est à la tête d'une grande exploitation (« station ») de quatre cent mille hectares dans le bush. Il élève bovins et ovins. Avec lui, vivent Sam, le comptable et Tom le « manager ». Il faut remplacer leur vieux cuisinier chinois. Une « housekeeper » se présente pour l'emploi de maîtresse de maison. C'est Susie. Elle est jeune, belle, efficace. Tout irait pour le mieux si l'amour qu'elle portait secrètement à son patron, ne se transformait en une haine implacable dès que celui-ci eut choisi d'en épouser une autre. Nous assistons alors à un film à grand spectacle. Tout y est : les longues chevauchées sur les terres ocre, dans des nuages de poussière, lorsque le sol manque d'eau. On y voit des lacs desséchés, couleur d'ardoise et de roses dunes de sable, des enclos gigantesques où sont parqués des milliers de moutons. On y croise des kangourous et des émeus. On respire l'odeur des grands eucalyptus, des mimosas et des orangers du jardin. On rencontre des « bushmen » qui travaillent dans les « stations » et se soûlent au pub. On entre dans des demeures anciennes pour assister à des moments de vie en gros plan : mariage, Noël, fêtes. On côtoie des personnages avec qui on partage des temps forts de leur existence, puis le récit les entraîne comme le vent sur le bush, sans s'arrêter trop longtemps. Ce roman retrouvé se lit avec plaisir et on garde en mémoire les vives couleurs d'un continent lointain à l'aube du 20e siècle.

Le Monde
Des Livres
Vendredi 9 avril 2010

L'Echarde

de Paul Wenz

Est-ce parce qu'il vivait dans un coin perdu du bush australien où il s'était installé en 1892 et où il est mort, en 1939, à 70 ans, que Paul Wenz est de ces écrivains méconnus ? Bien talentueux, ce roman dont le titre cache une Susie, mégère engagée comme gouvernante par John Irelade, qui n'a pu l'apprivoiser. Il n'en est pas amoureux, elle l'aime jusqu'au dépit. Quand il se marie, le dépit devient haine. Installant un bar devant le domaine de John, elle saisit toutes les occasions pour lui faire mal, allant jusqu'à détruire Old Man, nom donné à un eucalyptus plus que centenaire qui fait la fierté de John. Elle n'a d'autres buts que de nuire à celui qu'elle ne cesse d'aimer. Il la subit comme une écharde plantée dans une chair dont on ne peut l'extraire. Maîtrisant aussi bien la description des paysages que le secret des âmes, celles-ci inséparables de la beauté et du caractère sauvage de ceux-là, Wenz est un parfait évocateur d'images et un fin observateur de la nature humaine dominée par la passion. ■

Pierre-Robert Leclercq

Zulma, 224 p., 16,50 €.

LE MATRICULE
DES ANGES

Mars 2010

Guerre de position

Avec *L'Écharde*, le très injustement oublié Paul Wenz signe en 1931 un roman brûlant sur la jalousie.

D'abord, il y a le paysage du *bush* australien. Une immensité clairsemée, accablée de soleil. Une contrée qui cogne et qui colle, aux pistes interminables de poussière. « *Une plaine aveuglante* » où s'ébat « *une multitude bêlante* ». Paul Wenz (1869-1939) connaît jusqu'au fond de l'âme et des tripes cette terre où ne peuvent tenir que de solides gaillards. « *Ils possèdent tous une philosophie de grands enfants, une mentalité faite de patience qui leur permet d'accepter ce qui arrive et d'attendre ce qui ne veut pas venir* ». La motivation de ces hommes ne cède jamais devant la formidable monotonie des tâches fastidieuses qui sont les leurs et qu'ennoblissent le silence et la beauté sauvage. Nous sommes en Australie au tournant du XXe siècle. De ce monde des confins, Wenz, natif de Reims, est follement tombé amoureux au point de s'y installer dès 1892. La passion pour ce pays de celui qui fut un condisciple de Gide se retrouve dans le personnage de John Iredale, *gentleman farmer* à la tête de Tilfara, un domaine gigantesque qu'on ne parcourt qu'à dos de cheval. Cette exploitation qu'il tient de son pionnier de père l'occupe jour et nuit. La conduite des troupeaux et l'entretien des points d'eau rythment sa vie et celle de ses hommes. L'univers qui est le sien est peut-être austère et rude, mais là sont ses racines. Et sa raison d'être. Certes c'est un paradis aride, mais c'est son paradis.

Il y manque la part du Diable. C'est sous les traits de la troublante Susie qu'il se présente. Quand cette beauté irlandaise entre au service du boss, l'équilibre qui règne à Tilfara semble compromis. D'elle se dégage « *l'impression vague de danger qui s'attache à un fusil chargé dans la maison* ». Il fallait bien, un jour, que le coup parte. Susie aspire à autre chose qu'à la domesticité et sa discipline cache mal un être orgueilleux et bouillonnant. On sourit d'abord de ces relations confuses entre la gouvernante et le boss, des regards volés et des occasions manquées. Mais bientôt le livre s'assombrit. Wenz électrise l'atmosphère quand Susie dévoile son vrai visage. Folle éprise d'Iredale, elle s'apprête à déclarer sa flamme quand, sans prévenir, il s'en va convoler en noces. C'est là que commence vraiment le livre de Wenz. Dans cette humiliation. Débute alors une histoire de vengeance et de jalousie, une guerre de position à sens unique où John Iredale subit les assauts répétés de cette femme sans répliquer jamais. Indestructible, l'humiliation se transforme en rumination. En s'installant à proximité de son ancien employeur, Susie s'applique, comment dire les choses autrement, à lui pourrir la vie à travers toutes sortes de « *machinations diaboliques* ». Plusieurs fois vacillant, John Iredale se relève malgré tout, ne plie pas, endure : « *Susie devenait pour lui une écharde avec sa douleur lancinante, sourde, énervante* ».

Depuis toujours, les plus belles histoires d'amour s'écrivent avec des sentiments de possession ou, comme ici, de dépossession. Avec il faut bien le dire une certaine maestria, Paul Wenz nous fait donc le portrait d'un « *démon de méchanceté* », d'une femme obsédée, dévorée par son ressentiment, corps et âme habités par une haine d'autant plus vive que mêlée, toujours, d'attirance. La perversité grandissante de ses attaques nous la montre comme « *une bête affamée* ». L'histoire accomplie, il reste de tout cela la sensation qu'un orage a éclaté en plein cœur du désert. Reste, sous la plume de Wenz, la certitude que seul compte tout ce que les hommes ont conçu pour être heureux : le confort dans l'ombre fraîche d'une véranda, la présence de quelques êtres aimés et les longues chevauchées sous un soleil radieux.

Anthony Dufraisse

L'ÉCHARDE DE PAUL WENZ
Zulma, 223 pages, 16,50 €

indications
LA REVUE DES ROMANS

Février 2010

Étranges antipodes

Eucalyptus géants, plaines aveuglantes et interminables, troupes de kangourous ou d'émeus soulevant des nuages de poussière rouge : l'univers rugueux de *l'Écharde* nous emporte loin des images familières.

Paul Wenz est un écrivain atypique. Né à Reims en 1869 dans une famille de lainiers, il grandit en France, où il rencontre André Gide, pensionnaire comme lui de la maison de Sainte-Beuve — une amitié à laquelle il restera fidèle toute sa vie. Envoyé en Australie pour y prolonger le commerce familial, il y épousera une Australienne et se lancera dans l'élevage intensif de moutons en Nouvelles-Galles du Sud. Il écrit en français sur son pays d'adoption et s'en est si bien approprié les codes qu'il est considéré en Australie comme un auteur patrimonial, emblématique de cette « littérature du bush » qui joua un rôle si important dans la construction de l'identité australienne.

L'Écharde se passe au tout début du XXe siècle dans la grande « station » de Tilfara, en Nouvelles-Galles du Sud, un ranch en plein bush australien où John Iredale, le jeune *boss*, élève d'immenses troupeaux de moutons pour le commerce de la laine. Il habite depuis plusieurs années avec deux de ses hommes dans une sorte de ménage de vieux garçons, et lorsque son cuisinier décide de partir, il fait venir de la ville une gouvernante. L'arrivée de cette jeune femme belle et ambitieuse va bouleverser la vie de la station et empoisonner celle de ses habitants.

Avec un regard d'ethnologue et l'enthousiasme d'un amoureux du bush, Paul Wenz raconte l'histoire de ces vies un peu à la manière d'un conte (dans ses thèmes, son rapport au temps, sa perspective omnisciente, ou encore son choix de la rédemption finale), mais avec une certaine dureté, et de l'humour, aussi.

Ce qui frappe surtout, c'est l'étrangeté de ce texte parsemé de mots anglais. *Homesteads, housekeepers, breakfasts, barmaids, swaggies* et autres *boundary riders* traversent le récit comme autant de passerelles qui nous introduisent dans un milieu inconnu, plus encore, peut-être, que ne le ferait une traduction, car on se trouve plus que jamais dans un « entre deux langues ». On pressent une volonté de l'auteur d'ancrer le texte dans sa culture d'adoption, un univers sauvage à l'opposé du nôtre.

Cependant, les émotions qui animent ces vies lointaines n'en sont pas moins familières. Il est question d'ambition dévorante, d'amour non partagé, d'obsession et de rancœur vénéneuse : le regard distancié et souvent amusé que pose le narrateur sur ces destins tourmentés ne manque pas de rappeler l'universalité des sentiments.

Et si on ne peut s'empêcher de penser aux absents, ces « Noirs » que les colons aux allures héroïques du roman de Paul Wenz ont chassés de leurs terre, ou même à ceux de ces colons qui ne possèdent pas de centaines d'hectares ni de têtes de bétail, *l'Écharde* demeure un roman saisissant, généreux et complexe, à l'image, sans doute, de la multiculturalité australienne. Il interroge la force destructrice de l'ambition et nous rappelle l'insignifiance de l'humain face à l'immensité de la nature.

Hélène Hiessler

Paul Wenz
L'Écharde
Paris, Zulma, 2010
222 pages

témoignage chrétien

4 mars 2010

Australie. Paul Wenz, écrivain d'origine française installé en Australie, publia en 1931 un roman passionnant aujourd'hui réédité. Par Jérôme Anciberro

Vengeance au long cours

Paul Wenz (à gauche) en compagnie de Jack London.

DR

L'Écharde
Paul Wenz, Zulma, 224 p., 16,50 €

On pourrait se contenter de considérer ce petit livre comme une curiosité littéraire de plus : un roman anglo-saxon écrit en français par un garçon né à Reims en 1869, condisciple d'André Gide à l'École alsacienne, exilé volontaire à 23 ans en Australie pour y devenir éleveur de moutons, écrivain et même traducteur en français de Jack London. L'accumulation d'anecdotes est calibrée pour susciter la curiosité du chroniqueur littéraire. Publié en 1931, *L'Écharde* mérite pourtant un peu plus que cela. Sur un thème classique – la vengeance au long cours d'une femme éconduite – Paul Wenz (1969-1939) construit en 200 pages un récit d'une réelle densité, profondément humain, dans un style qui sait rester sobre sans s'interdire l'ironie.

HAINE. À Tilfara, énorme exploitation ovine du Sud australien, le propriétaire-exploitant et jeune célibataire John Iredale embauche une gouvernante afin de tenir la maison qu'il partage avec son manager et son comptable. L'arrivée de cette *housekeeper*, Susie, provoque quelques émois – parfaitement maîtrisés, on est entre gens de bonne compagnie. Susie est ambitieuse. John, qui n'est pas insensible, est un garçon prudent. Il épouse rapidement Trixie Roberts, une jeune femme de bonne famille. La pauvre Susie marque le coup : « *Des larmes coulèrent de ses yeux ; mais la haine, comme un fer rouge, les sécha sur ses joues.* » Elle s'installe avec Ned, un employé de John, et monte un hôtel-bar, le Fer à Cheval, placé à un carrefour stratégique et qui attire à lui tous les gosiers desséchés de la région. Et Dieu sait si le soleil et la poussière du bush australien donnent soif… La guerre peut commencer. Elle durera des années. Susie consacre l'essentiel de ses forces à persécuter John Iredale et ses proches. C'est là son seul plaisir, mais il est intense. Apprend-elle que Trixie a peur des serpents ? Elle paye pour les dépouilles de ces bêtes qu'elle s'en va déposer nuitamment devant la maison des Iredale. Elle engage contre quelques verres les *swaggies* (les chemineaux) qui passent au Fer à Cheval pour couper les clôtures, détruire les pompes à eau d'un puits dont dépendent des milliers de bêtes, blesser à mort un arbre centenaire pour le faire se dessécher à petit feu… Elle pousse même sa propre fille à tenter de séduire le fils de John Iredale. Ce dernier juge toutefois bon d'ignorer ces provocations, même si elles le rendent de plus en plus nerveux. Par-delà cette intrigue tendue et sa fin un peu trop édifiante, l'évocation de la nature et de la vie quotidienne dans ces gigantesques exploitations agricoles australiennes au début du XXe siècle ajoutent à l'intérêt de cette œuvre maîtrisée. Et l'on ne s'engage pas trop en disant que certaines descriptions, comme celle d'un sacrifice de vieux béliers promis au rebut, resteront gravées dans la mémoire des lecteurs. Paul Wenz : un auteur bêtement oublié et heureusement redécouvert. ■

> **“Certaines descriptions resteront gravées dans la mémoire des lecteurs.”**

LIVRESHEBDO

Vendredi 22 janvier 2010

Western dans le bush

Surgi des années trente, un écrivain atypique à découvrir.

C'est à une redécouverte littéraire que nous convie Zulma, avec *L'écharde* de Paul Wenz. Une œuvre atypique, et un auteur qui le fut tout autant. Né à Reims en 1869 dans une famille de la HSP, Wenz fut le condisciple de Gide à l'Ecole alsacienne, et demeura son ami jusqu'à sa mort, survenue à Forbes, Australie, en 1939.

Même s'ils ne se virent pas souvent, parce que Wenz avait choisi de faire sa vie au milieu des kangourous, koalas et autres wapitis, et de bourlinguer en famille partout dans le monde, ils restèrent en contact épistolier. Ce qui a été retrouvé de leur correspondance a été publié en 1996 chez La Petite Maison, à la suite du *Pays de leurs pères*, un autre roman de Wenz. Gide aimait bien ce « colosse superbe », dont il admirait « *l'énergie calme et douce* », et il l'a aidé dans sa carrière littéraire, autant que faire se pouvait, évoluant à des milliers de kilomètres et dans des univers aussi différents. Ainsi, Wenz traduisit en 1914 pour Gallimard *The Love of Life* de Jack London, qu'il avait rencontré sur *Le Snark*. Ses nouvelles et romans, en revanche, n'intégrèrent jamais la NRF. Continuant d'écrire dans notre langue (sauf *Diary of a New Chum*, paru sous pseudonyme, à Melbourne, en 1908), Wenz

DR/ZULMA

Paul Wenz et Jack London

est sans doute le seul écrivain australien d'expression française !

L'écharde, son dernier roman publié, en 1931 aux éditions de la Vraie France, peut être considéré comme son œuvre majeure, une espèce de grand western dans le bush australien, en partie nourri de son histoire personnelle. En 1897, en effet, Paul Wenz s'installait à Nanima, une station (c'est-à-dire une immense exploitation agricole où l'on élève principalement des moutons) située au milieu de nulle part, en Nouvelles-Galles du Sud, à 400 kilomètres environ à l'ouest de Sydney. Il en devint propriétaire en 1902, à peu près l'époque où se situe *L'écharde*.

Le héros, John Iredale, lui ressemble. Vingt-huit ans, beau gosse, c'est le boss, à la tête de 400 000 hectares et 70 000 moutons. Célibataire, il mène une vie austère et rustique avec ses deux employés et compagnons, Tom et Sam. Jusqu'à ce que débarque dans leur coin de paradis Susie, une jeune housekeeper irlandaise, venue remplacer Ah Lin, le vieux cuisiner cantonais. Elle ne se limite pas à la cuisine, prenant la maison en main, et on comprend vite qu'elle n'est pas insensible au charme (et à la position sociale) du patron. Mais lui en aime et en épouse une autre, Trixie, qui vient s'installer à la station. Susie, de dépit, accepte de se marier avec Ned, qu'elle n'aime pas et avec qui elle va ouvrir Le Fer à cheval, seul pub autorisé à vendre de l'alcool à des milliers de miles à la ronde. Et elle va passer sa vie à poursuivre John et les siens d'une impitoyable vindicte, cherchant à lui nuire par tous les moyens, tentant même plus tard de faire séduire son fils Donald par sa fille May. Mais les enfants ne seront ni ses dupes ni ses complices. Susie, l'écharde dans la chair de John, parviendra-t-elle à ses fins ou non ? Tel est l'enjeu d'un roman qui nous dépayse, écrit dans une langue superbe et nerveuse, par un auteur élégant et plein d'humour. Oui vraiment, comme aurait pu dire son ami Gide, « découvrons Paul Wenz ».

J.-C. P.

Paul Wenz
L'écharde
ZULMA

TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 16,50 EUROS ; 224 P.
ISBN : 978-2-84304-501-1
SORTIE : 4 FÉVRIER

Presse écrite FRA

L'OEUVRE DES CAMPAGNES

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Trimestrielle**

Audience : **N.C.**

Sujet du média : **Social-Société**

Edition : **Printemps 2022 P.16-17**

Journalistes : **Véronique d'Aubarède**

Nombre de mots : **381**

Les Livres

Par **Véronique d'Aubarède**

Veuillez noter que nous ne prenons pas en charge vos demandes de livres. Merci de passer vos commandes :

- *soit chez votre libraire local,*
- *soit par e-mail sur AMAZON,*
- *soit à LA PROCURE (vente par correspondance). Tél. 01 49 59 60 66*

L'ECHARDE

Paul Wenz

Editions Zulma, 2010

(réédition de 1931). 222 p.16,80€

En Australie, dans les années 1930. Trois célibataires endurcis dirigent une grande exploitation au fin fond du bush, en Nouvelles-Galles du Sud. John Iredale est le jeune propriétaire, entouré de son régisseur et de son comptable magasinier. Un beu jour, il remplace son vieux cuisinier chinois… par une jeune et jolie *housekeeper* qui bouleverse l'équilibre fragile de cette société virile plus ou moins organisée.

Ensuite c'est l'histoire d'une passion folle et destructrice qui suscite une haine tenace jusqu'à ce que mort s'en suive, des sentiments amers, jalousies et rancoeurs qui poussent à abîmer et détruire.

Une fois n'est pas coutume, les bons sentiments n'empêchent pas le roman de faire mouche. Celle qui croit nuire devient la victime et ira jusqu'à demander pardon. Sans fioritures, la méchanceté et la jalousie mènent à l'impasse et à la mort, en faisant oublier tous les bonheurs possibles.

Au-delà de l'intrigue assez simple et de la description d'une descente aux enfers, c'est le décor, la vie des habitants de ce coin perdu, l'odeur des moutons, des vaches et des taureaux, de la poussière et la beauté des énormes eucalyptus, des mimosas et des roses qui saisissent le lecteur. Les plaines immenses soumises à la sécheresse puis aux pluies diluviennes, les kilomètres de barbelés construits pour arrêter les kangourous…

Paul Wenz, né à Reims en 1869, suit les cours de l'école alsacienne avec André Gide et Pierre Louÿs, décide de s'établir en Australie en 1892 après quatre tours du monde, et y reste jusqu'à sa mort en 1939. Il y rencontre Jack London dont il devient le traducteur et l'ami.

Ce roman écrit en 1931 est d'une étonnante modernité. Plein d'humour et de sensibilité, élégant, servi par un style précis, fleuri et bien rythmé.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

C'est une peinture amusante de la vie des grands propriétaires australiens, de leur entourage constitué d'anciens bagnards et d'aventuriers, des villages et de la grande ville où vie mondaine et culturelle arrivent à coexister.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.